

Les "Dernières leçons d'Émile Benveniste au Collège de France"¹: nouveau regard sur l'écriture

"The latest lessons by Émile Benveniste at Collège de France":
a new look over his writing

Irène Fenoglio

Institut des Textes et Manuscrits Modernes, CNRS-ENS, Paris, France

Résumé: La publication des *Problèmes de linguistique générale* (t. 1 1966, t. 2 1974 chez Gallimard) selon un plan approuvé par Emile Benveniste pour le premier tome, et repris à l'identique pour le second, a assuré tardivement une large publicité à des travaux majeurs de Benveniste, mais en a aussi confiné d'autres, moins accessibles. Sont ainsi restés dans l'ombre, l'ensemble des Cours dispensés par Benveniste à l'EPHE et au Collège de France. Il est apparu important d'offrir à la lecture les derniers Cours au Collège de France où Benveniste développe un thème souvent annoncé dans les articles de linguistique générale et jamais traité pour lui-même, celui de l'écriture. Dans les Cours intitulé par Benveniste lui-même «La langue et l'écriture», le linguiste interroge l'acte même d'écrire, de *grapher*, et pour cela remonte loin.

Mots-clés: Émile Benveniste. Langue. Écriture. Sémiotisation. Signification.

Abstract: The publication of *Problems in General Linguistics* (vol. 1 1966, vol. 2 1974), according to a plan approved by Benveniste for the first volume, and identically reproduced for the second one, has later secured wide publicity of the Benveniste's greatest works, but has confined others to being less accessible. The set of courses taught by Benveniste at École Pratique des Hautes Études (EPHE) and Collège de France were also pushed aside. It seems important to offer the reading of the latest courses at Collège de France, where Benveniste develops a theme frequently mentioned in the articles of general linguistics, but never treated by himself: the one about writing. In Benveniste's own course entitled "La langue et l'écriture" the linguist interrogates the very act of writing, *grapher*, and then he goes back in search of it.

Keywords: Émile Benveniste. Language. Writing. Semiotization. Meaning.

1 Émile Benveniste. *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969* (EHESS/Seuil/Gallimard, 2012).

Contexte d'une édition

Manuscrits de linguistes

Inaugurée avec les manuscrits de Saussure (années 1950), la mise en valeur des sources manuscrites des linguistes vient d'élargir son champ d'investigation. De l'utilisation des manuscrits à seules fins éditoriales avec Saussure, la recherche, depuis ces cinq dernières années, se tourne vers une exploitation résolument génétique, initiée, elle, avec le fonds Benveniste de la BnF mais se développant dans la prospection d'autres archives de linguistes et leur exploitation génétique.²

Irène
Fenoglio

68

Comment travaille un linguiste? Quelles sont les activités sur lesquelles se fonde sa puissance d'invention? Le linguiste laisse apparaître dans ses notes et ses brouillons toutes les sollicitations méthodologiques par lesquelles il passe, les hésitations auxquelles il est en proie, les calculs terminologiques et les prescriptions, voire injonctions qui en résultent en vue de la finalisation de son discours adressé à ses pairs et destiné à enrichir le développement et le savoir théoriques. Le texte publié, référentiel, condamne toutes ces élaborations à l'invisibilité sinon à l'inexistence alors même qu'elles construisent et explicitent le processus de théorisation.

Le généticien linguiste les débusque, les analyse et, par là-même, inscrit son travail dans le mouvement d'enrichissement des connaissances visé par les textes dont il met en valeur l'avant-texte. De ce fait, la lecture de manuscrits de théorie linguistique implique d'emblée une re-composition interprétative de la lecture du texte correspondant publié.

Ce nouveau champ d'investigation génétique s'inscrit dans une complexité très particulière. Des outils à l'objet d'observation, on y circule dans un même matériau: la langue, la langue dans son fonctionnement systémique et dans son emploi en discours. La tâche d'analyse en est d'autant plus difficile. «La langue peut servir à sa propre description.»³ note Benveniste, elle est en effet, le seul élément qui se dit dans son propre matériau, il ajoute «les systèmes sémiotiques autres que la langue ne se suffisent pas à eux-mêmes et ont tous besoin de la verbalisation, pour cette raison d'abord que seul est signifiant ce qui est dénommé par le langage.»⁴

2 L'équipe «Génétique du texte et théories linguistiques» de l'ITEM se consacre à l'exploration des fonds et à l'analyse des manuscrits de linguistes (Disponible en: <<http://www.item.ens.fr/index.php?id=13875>>). Pour une première publication sur ce domaine voir Genesis, n. 35, Le geste linguistique, Paris, PUPS, 2012.

3 Note préparatoire au Cours 15 du 24 mars 1969 au Collège de France (BnF, pap or, boîte 40, env. 80, f 201).

4 Note préparatoire au Cours 5 du 13 janvier 1969 au Collège de France (BnF, pap or, boîte 40, env.

Nous sommes bien face à un *champ* qui se constitue. Il a son terrain: les archives et manuscrits de linguistes; il a ses outils: l'analyse linguistique, la génétique du texte, et l'historiographie linguistique; il a son domaine à la fois contextualisant et d'expansion: histoire des idées, processus de genèse, constitution de concepts. Par ailleurs, dans le même temps qu'il se constitue, ce champ ouvre lui-même l'inventaire critique de ses pratiques et de ses problématiques.

Pourquoi l'intérêt pour les fonds linguistiques s'est-il déclaré si tardivement? D'un côté, les linguistes généticiens se sont traditionnellement consacrés exclusivement à des corpus littéraires, soucieux d'apporter la rigueur d'analyse de leur discipline à l'interprétation des processus scripturaux, jusqu'à l'ouverture du fonds Benveniste qui a mobilisé un tout petit nombre d'entre eux. De l'autre côté, il est de fait que les travaux linguistiques, y compris les études d'épistémologie linguistique, n'ont jamais manifesté d'intérêt pour l'analyse génétique et il faudra du temps avant que l'historiographie linguistique intègre à ses données les résultats des analyses génétiques.

Ce tableau expose le contexte de la recherche dans lequel cette édition a eu lieu. Mais il est clair, qu'il s'agit ici d'exploitation de manuscrits à fin de publication: donner à lire les derniers cours de Benveniste. Mais cet objectif n'a été atteint que parce que le fonds Benveniste de la BnF a été ouvert.

Actualité d'Émile Benveniste

Trente ans après sa mort, l'œuvre d'Émile Benveniste continue de faire partie des références pour de nombreuses recherches en linguistique et au-delà. C'est particulièrement dans le champ des recherches sur «l'énonciation», qu'elle fait figure de socle fondateur, et ce, depuis les années soixante-dix. Sur le terrain de l'analyse du discours, en linguistique textuelle, en pragmatique, en sémantique, en analyse des interactions conversationnelles..., elle constitue, pour la recherche française, un héritage revendiqué. On connaît moins l'œuvre considérable du comparatiste, qui lui a pourtant valu son entrée au Collège de France.

Benveniste s'inscrit dans une lignée ininterrompue de figures majeures de la linguistique française et de ses institutions, depuis son renouvellement dans le dernier tiers du XIX siècle. Pour les hommes: M.

*Les "Dernières
leçons d'Émile
Benveniste
au Collège de
France"*

69

80, f. 38).

Bréal, G. Paris, A. Meillet, J. Vendryes, M. Cohen... Pour les institutions: Collège de France, Ecole Pratique des Hautes Etudes, Société Linguistique de Paris. Vu de l'étranger, l'accueil fait à l'œuvre de Benveniste et notamment à la théorie de l'énonciation reste contrasté. Dans un certain nombre de pays, la traduction des *Problèmes de linguistique générale* a donné lieu à une production linguistique originale qui s'en inspirait au Brésil et en Russie, par exemple, par ailleurs, les traductions des *Problèmes de linguistique générale* offrent globalement la possibilité d'une réception et d'une diffusion au niveau international.

La publication des *Problèmes de linguistique générale* (t.1 1966, t. 2 1974 chez Gallimard) selon un plan approuvé par l'auteur pour le premier tome, et repris à l'identique pour le second, a assuré tardivement une large publicité à des travaux majeurs de Benveniste, mais en a aussi confiné d'autres, moins accessibles à tous les points de vue. Ainsi les travaux portant sur des langues rarement connues qui ne sont accessibles qu'à des spécialistes. Mais sont aussi restés dans l'ombre, l'ensemble des Cours dispensés par Benveniste à l'EPHE et au Collège de France. Ceux-ci n'ont jamais été publiés.

Il est apparu important d'offrir à la lecture les *Cours* qu'il a professés et en particulier ceux innovant en regard des articles publiés dans les *Problèmes de linguistique générale*. C'est bien le cas des derniers cours où Benveniste développe un thème souvent annoncé dans les articles de linguistique générale et jamais traité pour lui-même, celui de l'écriture.

Inédits

Cet anthropologue du langage, savant en langues indo-européennes anciennes, voire très anciennes ou peu connues (thokarien, hittite, vieux perse, avestique, ossète, sogdien etc.), spécialiste de grammaire comparée et théoricien novateur de linguistique générale, a légué l'ensemble de ses papiers à la Bibliothèque nationale.

Il s'agit d'un fonds qui est resté *endormi* durant 30 ans. En effet, ce fonds, d'une importance capitale pour l'histoire des théories linguistiques, n'avait pas été exploité jusqu'en 2005⁵.

La publication de ces derniers cours a été l'occasion de faire apparaître la moins connue des différentes facettes du linguiste: on connaît

5 Date de création de l'équipe «Génétique du texte et théories linguistiques» citée plus haut.

l'envergure du savant, on admire la limpidité du style théorique de l'auteur des *Problèmes de linguistique générale*, on commence à entrevoir, les dimensions et orientations du chercheur, mais on avait oublié le dynamisme et la fermeté de l'enseignant. Or, si le savant découvre et développe un savoir toujours plus fin sur des espaces linguistiques spécifiques, si le chercheur construit article après article sa théorie et les concepts qui la sous-tendent, le déploiement didactique pour la mise en œuvre d'une ingénieuse transmission n'avait pas encore été dévoilé, alors même que plusieurs auditeurs de Benveniste ont pu en témoigner.

Cette édition du dernier *Cours* de Benveniste au Collège de France contribue à son dévoilement en mettant au jour les dernières réflexions du linguiste.

Ces réflexions étaient inédites.

Certes, nous retrouverons, en lisant les 7 premiers cours, le même mouvement de pensée qui anime l'article «Sémiologie de la langue» que Benveniste rédige et publie les mêmes années 1968 et 1969, mais nous voyons se développer devant nous toute une histoire et une réflexion sur l'écriture que nous ne pouvons lire dans aucune des publications du linguiste alors même que son intérêt pour l'écriture est répété⁶.

1968-1969: une période d'activité intense

Ces deux années précèdent la très longue période d'immobilité pour Émile Benveniste et le non moins long silence dû à l'aphasie, avant sa mort, en 1976. Les derniers cours qu'il donne, durant cette période, au Collège de France, sont soutenus par une intense activité. Tous les *genres* de recherche et d'écriture sont simultanément présents: le théoricien écrit et publie «Sémiologie de la langue», article dans lequel il explicite le concept pivot du couple «sémiotique/sémantique»; le chercheur poursuit les élucidations théoriques de sa conception du sens dans le langage et les expose au *Symposium sémiotique* qui se tient à Varsovie; il accepte, en 1969, d'être le premier Président de l'Association Internationale de sémiotique (*International Association for Semiotic Studies*) qu'il a contribué à créer, il accepte de même, en 1969 d'être le président du *Cercle de sémiotique de Paris*⁷; enfin, le professeur transmet, dans ses

6 Ainsi à la fin de «Sémiologie de la langue» (PLG 2, Gallimard [coll. Tel], p. 66) ou bien à la fin de «L'appareil formel de l'énonciation» (PLG 2, Gallimard [coll. Tel], p. 88).

7 Jean-Claude Coquet note que Benveniste a «consenti» à être président du Cercle de sémiotique tout en faisant valoir que *sémiologie* et *sémiotique* avaient pris chez lui une acception technique (*La*

Cours, ses acquis de savant, les problèmes théoriques du chercheur à propos desquels il développe des domaines dont les résultats n'ont pas encore été stabilisés en article, telle la problématique de l'écriture.

Etablissement du texte de ces cours

Nous avons organisé cette édition en trois chapitres.

Les deux premiers chapitres se partagent les 16 séances, professées par Benveniste au Collège de France de 1968-1969⁸, de la façon suivante:

Irène
Fenoglio

72

- *chapitre 1*: de la leçon 1 à la leçon 7. Nous l'avons intitulé «Sémiologie» car il s'agit du thème dominant indiqué par Benveniste lui-même. Benveniste y fait l'histoire de la notion de sens en linguistique et montre la nécessité d'une théorie sur ce point: il indique la façon dont il se démarque de Saussure en posant le rapport théorique entre les notions de *sémiotique* et *sémantique*;
- *chapitre 2*: de la leçon 8 à la leçon 16. Benveniste lui-même intitule cette suite de cours «La langue et l'écriture». Le contenu de ce chapitre ne se retrouve dans aucun article publié de Benveniste; il est entièrement inédit;
- *chapitre 3*: le troisième et dernier chapitre publié très exactement les toutes dernières notes établies par Benveniste pour le cours qu'il devait professer durant l'année 1969-1970.

L'attaque qu'il subit en décembre 1969 ne lui laissera la possibilité de prononcer qu'une seule leçon – il l'intitule lui-même «1^{ère} leçon» –, le 1^{er} décembre 1969, et ce sera la dernière.

Nous avons pu établir les textes de ces cours grâce à deux sources: les notes de cours écrites par Benveniste lui-même⁹ et les notes de trois linguistes auditeurs (J.-C. Coquet et Cl. Normand, J. Authier-Revuz).

Nous avons voulu rendre visible, dans l'édition de ces leçons, la part transcrite directement des manuscrits de Benveniste et la part provenant des notes de cours des auditeurs (Jean-Claude Coquet pour les trois chapitres, Jacqueline Authier-Revuz pour les deux premiers, Claudine Normand pour le dernier). Nous avons donc intercalé, en caractères plus petits, lorsqu'elles les complètent, les notes

Quête du sens. Le langage en question, PUF, 1997, p. 33).

8 Les notes préparatoires à ce cours sont conservées sous la cote PAP OR 40, env. 80, f. 1 a 239.

9 Les notes préparatoires à ce cours se trouvent sous la cote BnF: PAP OR 58, env. 249, f. 141 a 157.

prises par les auditeurs. Les ajouts et les notations vocaliques sont placés entre crochets.

A partir de l'ordre d'archivage des papiers de Benveniste, nous avons dû procéder à des recompositions. Les notes de cours prises par les auditeurs permettent de rétablir l'ordre de lecture par Benveniste et d'énonciation puisqu'elle suivent ce qui a été effectivement prononcé.¹⁰

L'écriture et la langue selon Benveniste

Dans sa préface à l'édition de ces cours Julia Kristeva indique que «bien que le terme d'écriture soit alors au centre de la création philosophique et littéraire en France¹¹, le linguiste ne s'y réfère pas explicitement, mais il en construit le concept dans le cadre de sa théorie générale de la signifiante de la langue.»

Nous allons voir que Benveniste prend ses distances avec Saussure dans la mesure où, dit-il, Saussure confond «l'écriture avec l'alphabet, et la langue avec une langue moderne», et postule que l'écriture est «subordonnée à la langue» (*Leçon 8*), mais (*Leçon 9*).

En effet Benveniste interroge l'acte même d'écrire, de grapher, et pour cela remonte loin. Ce qui l'intéresse c'est de comprendre le lien exact établi entre la langue et l'écriture en s'interrogeant sur la façon dont elle a été inventée sans toutefois précise-t-il rechercher l'«origine de l'écriture»; il cherche à comprendre les diverses solutions de la «représentation graphique» que les hommes ont trouvés pour signifier.

L'invention de l'écriture

Voici comment il commence son cours:

Nous vivons dans la civilisation du livre, du livre lu, du livre écrit, de l'écriture et de la lecture. Notre pensée est constamment, à quelque niveau que ce soit, informée d'écriture.

10 Deux annexes complètent ce volume. Tout d'abord un document inédit, bien que souvent mentionné, qui représente le premier état de la seule et unique biographie de Benveniste. Entreprise par Georges Redard, iraniste de renom et interlocuteur privilégié de Benveniste, elle n'a pas été menée à son terme mais elle présente un intérêt. Nous avons jugé, par ailleurs, indispensable d'offrir au lecteur une description du fonds Benveniste de la Bibliothèque nationale de France (Effectuée par E. Brunet).

11 Avec R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), *Éléments de sémiologie* (1965), J. Derrida, *De la grammatologie* (1967), *La Voix et le Phénomène* (1967).

Cela met en rapport de plus en plus intime, on ne peut plus intime, avec l'écriture la langue entière, la parole et la pensée même, qui ne se dissocie plus de son inscription réelle ou imaginée. Toute réflexion sur la langue, en particulier, fait surgir en notre pensée la forme écrite où les signes linguistiques prennent réalité visible.

Cette condition où nous sommes à l'égard de l'écriture masque à nos yeux la plus grande difficulté du problème, une difficulté qui tient bien moins à la matière qu'à la manière dont instinctivement nous l'envisageons; c'est que, sans un effort d'imagination dont bien peu sont capables, nous ne sommes plus guère en mesure de nous arracher à notre expérience séculaire pour repenser à neuf, dans leur relation primordiale, la langue et l'écriture. (p. 91).

Benveniste note que considérer l'écriture nécessite une distinction indispensable: la distinguer de l'aspect sonore de la langue; l'écriture établit une relation réversible biunivoque entre deux termes et deux seulement: *graphie* et *phone*.

Comment justifier des relations entre graphèmes et sons? Aucun des quatre sons de la phonie [wazo] ne trouve correspondance dans les six signes graphiques /o-i-s-e-a-u/.

On dira que la *graphè* OISEAU représente la *phonè* [o.i.s.e.a.u], jamais [wazo]. Un système sémiotique ne peut fonctionner que sur le principe *un signifiant/ un signifié*, donc *une graphè/ une phonè*. À mesure que l'écriture s'alphabétise, qu'elle devient 'phonétique', elle s'assujettit de plus en plus à la phonè et par là à la langue. Mais ce sont là des conditions historiques et empiriques, nullement organiques ni nécessaires. (p. 92).

L'écriture n'est pas un système secondaire de la parole. C'est un système parallèle: «Il faut poser la relation originale entre langue et écriture [graphè/phonè] que entre langue et signification [signifiant /signifié].»

Opérer cette rupture épistémologique dans la conception de l'écriture nécessite quatre abstractions mentales très liées entre elles. Benveniste pour les aborder, les observe dans l'acquisition de l'écriture de l'enfant:

- 1) «Une première grande abstraction réside ainsi dans le fait que la langue devient une réalité distincte.» Il faut s'abstraire du parler communicatif «naturel», immédiat dans le quel nous baignons pour mettre à distance la langue comme système;
- 2) deuxième abstraction liée à la première: s'abstraire de la richesse contextuelle qu'est l'exercice de la parole;
- 3) *parler* en dehors du besoin de parler, en dehors des situations vivantes où l'on parle pour obtenir un objet par exemple;
- 4) prendre conscience de la pensée (ou de la langue) en faits des *mots*, représentées en images matérielles (la graphie): découvrir que quand on parle on se sert de mots qu'il y a segmentation, on quitte une totalité communicationnelle pour se rendre compte d'unités agencées.

Les "Dernières
leçons d'Émile
Benveniste
au Collège de
France"

75

L'écriture fait prendre conscience de l'existence de la langue, elle la matérialise avec l'image de la langue.

L'écriture représente le plus clairement l'aspect symbolique du langage, en fait prendre conscience. Le symbolique du langage est ce qui fait que l'on peut rendre présent quelque chose d'absent. L'écriture fait apparaître ce processus symbolique encore plus clairement puisque l'écriture est hors contexte dialogal, et qu'elle pourrait tout aussi bien être un système iconique détaché du système de signe linguistique:

Saussure défend l'idée banale de l'écriture comme système subordonné à la langue. Or rien n'empêche d'imaginer un «signe iconique» (ou «symbolique», comme on voudra, le choix des termes est tout à fait indépendant de la terminologie de Peirce) qui associerait la pensée à une matérialisation graphique, *parallèlement* au «signe linguistique» associant la pensée à sa verbalisation idiomatique. La représentation iconique se développerait *parallèlement* à la représentation linguistique et non en subordination à la forme linguistique.

Cette iconisation de la pensée supposerait probablement une relation d'une autre espèce entre la pensée et l'icône qu'entre la pensée et la parole, une relation moins littérale, plus globale. (p. 95).

Saussure décide de parler des écritures remontant à l'alphabet grec. Mais les *autres*? Ne confondons pas l'écriture avec la *langue écrite* (je prends cette expression comme signifiant «la langue sous forme écrite»).

Ce que Saussure a en vue dans sa discussion, c'est la connaissance de la langue que nous prenons dans sa forme écrite. Et il insiste sur les dangers, les illusions liées à cette représentation. Personne ne le contestera. Mais nous sommes complètement hors du problème qui est le rapport de l'écriture avec la langue. Il confond l'écriture avec l'alphabet et la langue avec une langue moderne. Or les rapports entre une langue moderne et l'écriture sont spécifiques, non universels. (p. 92).

Pour bien faire entendre la rupture épistémologique que constitue le fait de s'interroger sur l'écriture comme système en soi, Benveniste remonte aussi loin que possible: aux dessins de l'homme primitif

Quand l'homme primitif «représente» en le dessinant un animal ou une scène, il l'écrit. Son «écriture» alors reproduit la scène elle-même, il écrit la réalité, il n'écrit pas la langue, car pour lui la langue n'existe pas comme «signe». La langue est elle-même création. On peut donc dire que l'«écriture» commence par être «signe de la réalité» ou de l'«idée», qu'elle est *parallèle* à la langue, mais non son *décalque*. (p. 98).

Il expose que la notion importante à l'origine de l'écriture est le message:

Une notion qui me paraît importante et qui n'est pas encore explorée dans ses rapports avec l'écriture est celle de *message*. Le messager récite un texte qu'il a mémorisé. Il ne parle pas. Ce n'est pas son discours qui sort de sa bouche. Il est la bouche et la langue d'un autre. Quelle situation singulière et comment n'organiserait-elle pas un discours tout particulier! (p. 98).

Le messager écrit le texte du message en le transportant tel quel, inchangé «il ne parle pas», il ne s'exprime pas; il transporte la parole d'un autre.

La thèse de Benveniste est exprimée clairement dans le passage suivant:

Je ne fais pas de génétique des écritures ; je ne recherche pas l'origine de l'écriture. Je veux seulement voir quelles solutions l'homme a données au problème de la «représentation graphique», et je constate que, aussi bien dans l'antiquité la plus reculée que nous puissions atteindre que dans les temps modernes, l'homme commence toujours par repré-

senter graphiquement l'objet du discours ou de la pensée, c'est-à-dire le référent. La tendance «naturelle» est de communiquer par un moyen graphique les choses dont on parle, et non le discours qui en parle. Il est donc inexact, pour qui embrasse tout l'ensemble des manifestations de l'écriture, que l'écriture soit le signe de la langue, qui est elle-même le «signe» de la «pensée». On ne peut dire de l'écriture qu'elle est signe de signe. Elle est devenue seulement une transcription de la parole. (p. 100).

Benveniste se demande alors: «que faut-il donc pour que cette représentation graphique devienne écriture?» Il explique qu'il s'agit dans l'histoire de l'humanité d'une vraie révolution:

Que faut-il donc pour que cette représentation graphique devienne écriture? Il faut une véritable découverte: que le locuteur-scripteur découvre que le message est exprimé dans une forme linguistique et que c'est la forme linguistique que l'écriture doit reproduire. De là date une vraie révolution: l'écriture prendra pour modèle la langue. Le scripteur orientera alors son effort vers la recherche d'une graphie reproduisant la phonie et donc d'une graphie composant un nombre limité de signes.

Cette grande innovation a été réalisée, indépendamment, semble-t-il, sur plusieurs points du monde, mais avec des moyens tout différents. (p. 101).

Il insistera sur le fait que cette découverte, cette «grande innovation» a été réalisée de façon indépendante en plusieurs points du monde et chaque fois avec des moyens différents. Il précise: «Toutes ces inventions ne sont pas les étapes d'un développement linéaire. Chacune d'elles est un commencement absolu, indépendant des autres systèmes» (p. 107).

Benveniste prend plusieurs exemples:

- en Chine où la chance a été exceptionnelle d'avoir une langue où chaque signe était syllabique, où chaque syllabe était un signe distinct, et où le signifié de maintes syllabes pouvait comporter une représentation iconique;
- en Mésopotamie avec l'écriture sumérienne qui devient très vite cunéiforme; puis en akkadien. Benveniste explique qu'une fois que la décomposition en clous a été opérée, un système alphabétique a été stabilisé;

Les "Dernières
leçons d'Émile
Benveniste
au Collège de
France"

- en Egypte, il expose comment au départ, c'est par un système de rébus que l'on est parvenu ensuite à l'alphabet. Le principe est simple et déjà très évolué vers l'alphabet: le dessin d'un chat et le dessin d'un pot donne «chapeau». La preuve est donnée par l'image même qu'il y a une décomposition du signe permettant d'utiliser des signes graphiques connus. Il y a donc recherche d'une économie quant aux signes graphiques puisqu'on peut se détacher complètement du sens /chat/ et ne garder que la *phonie* de son nom.

Irène
Fenoglio

78

Comment alors comprendre la création des écritures?

Les inventeurs, nous dit Benveniste «projetent dans leur écriture le type de représentation qu'ils se font de leur langue» (p. 110); il existe une «liaison étroite entre le type d'écriture et le type de langue, entre la manière de dissocier les éléments de la parole et la manière d'écrire ces éléments» (p. 117).

Ainsi en chinois

On voit alors que les inventeurs projettent dans leur écriture le type de représentation qu'ils se font de leur langue. En chinois, on construit des «caractères» pour chaque signifiant: il y a équivalence formelle entre un signifiant et un caractère. Que le chinois soit monosyllabique est une considération tout extérieure. Ce qui compte est que, pour ceux qui ont imaginé l'écriture, celle-ci réalise le modèle idéal: chaque signifiant et seul un signifiant est exprimé par un signe et un seul; inversement chaque signe et un seul signe répond à un signifiant et un seul. (p. 110).

À l'opposé de ce système unique, de cet exemple parfait du chinois où l'unité graphique est identique à l'unité du signe: chaque signe graphique coïncidant avec un signe de la langue; il n'y a alors ni manque, ni excès; l'unité graphique est le mot; à l'opposé donc de ces systèmes se trouvent tous les systèmes où l'unité graphique est inférieure à l'unité linguistique, c'est à dire au signe. Dans ces systèmes l'unité graphique est une partie du signe (par ex la syllabe). Dans cette catégorie entrent généralement les systèmes pratiqués aujourd'hui mais ce «grand progrès final» (p. 109) est pour la première fois réalisé avec l'alphabet grec :

Comment de la syllabe est-on passé à l'unité du son ou du phonème? La circonstance décisive a été: 1) l'invention phénicienne; 2) l'adaptation

des lettres phéniciennes au grec. [...] Les Grecs ont accompli un nouveau pas en écrivant systématiquement comme distinctes voyelles et consonnes à partir de leur langue où les variations grammaticales détruisaient souvent les relations étymologiques (de type - présent, /*lambano*/, «je prends» et parfait, /*eilepha*/, «j'ai fini de prendre»).

La coupe *syllabique* de la parole est, me semble-t-il, la coupe naturelle, car on ne peut isoler d'un support vocalique un son quel qu'il soit. L'*unité de décomposition* de la parole sera donc ou une voyelle ou un segment incluant une voyelle (CV ou VC). L'articulation naturelle de la parole est reproduite comme articulation naturelle de l'écriture. (p. 109).

Dans les langues sémitiques (comme l'arabe ou l'hébreu) les consonnes priment sur les voyelles et les racines tri-consonnantiques portent le sémantisme de la langue. La vocalisation, au départ, n'existe pas. Dans l'alphabet grec, au contraire, il y a un statut identique pour les consonnes et les voyelles et la voyelle est essentielle pour déterminer le sens de l'unité.

Nous voyons alors que la thèse de Benveniste s'étoffe et se précise: c'est l'invention de l'écriture qui pousse les sociétés à prendre conscience de l'existence d'un système linguistique, ce que nous appelons *le linguistique*; en cherchant à fixer les messages et la parole, les humains inventent la langue

Le problème est double: celui de la conversion du discours en forme linguistique (il faut ramener l'énoncé à ses parties constituantes et reconnaître qu'il y a un nombre de signes limité) et celui de l'écriture comme système formel. Le procédé de formalisation permet de détacher la langue de son utilisation. (p. 111).

L'auto-sémiotisation de la langue

«L'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est l'instrument de l'auto-sémiotisation de la langue» (p. 113) affirme Benveniste. Qu'est-ce que cela veut dire? Autrement dit, comment la langue, système de signes parmi d'autres, parvient-elle à elle-même à s'explicitier en tant que système de signes?

Cela veut dire que le parlant s'arrête sur la langue au lieu de s'arrêter sur les choses énoncées; il prend en considération la langue et la décou-

*Les "Dernières
leçons d'Émile
Benveniste
au Collège de
France"*

vre signifiante; il remarque des récurrences, des identités, des différences partielles et ces observations se fixent dans des représentations graphiques qui objectivent la langue et qui suscitent en tant qu'images la matérialité même de la langue.

L'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est *l'instrument de l'auto-sémiotisation de la langue*. Comment? En vertu des propositions suivantes: 1) La langue est le seul système signifiant qui puisse se décrire lui-même dans ses propres termes. La propriété métalinguistique est bien propre à la langue du fait qu'elle est l'interprétant des autres systèmes. 2) Mais pour que la langue se sémiotise, elle doit *procéder à une objectivation de sa propre substance*. L'écriture devient progressivement l'instrument de cette objectivation formelle. (p. 113).

Conclusion

L'écriture comme révolution sociale et mode d'expression heuristique

Benveniste propose lui-même une sorte de synthèse dans sa leçon 12:

Si nous raisonnons par induction pour essayer de retrouver le modèle premier du rapport entre langue et écriture, nous voyons que l'évolution générale des systèmes graphiques connus va vers la subordination de l'écriture à la langue. On dirait que l'écriture a été et qu'elle est en principe un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance et que progressivement l'écriture s'est littéralisée en se conformant à une image de plus en plus formelle de la langue.

La parole se réalise formellement en mots discrets, on assemble l'une après l'autre les parties d'un tout, alors que l'écriture est d'abord conçue comme globalité, elle énonce synthétiquement tout un train d'idées, elle raconte une histoire entière. En ce sens l'écriture ressemblera beaucoup plus au langage intérieur qu'à la chaîne du discours. (p. 114).

La proposition essentielle de Benveniste à retenir est ainsi que la langue se sémiotise elle-même et ne peut être sémiotisée que par elle-même et ce processus s'effectue au moyen de l'écriture: «on n'aurait pas pu réfléchir sur l'analyse du langage parlé si l'on n'avait pas disposé de ce langage visible qu'est l'écriture.»

De sa fonction instrumentale se dégage sa fonction représentative dont l'instrument est l'écriture. Or l'écriture change de fonction: d'instrument à iconiser le réel, c'est-à-dire le *référent*, à partir du discours, elle devient peu à peu le moyen de représenter le discours lui-même, puis les éléments du discours, puis les éléments de ces éléments (sons/lettres). (p. 115).

L'écriture qui a permis la mise au jour de la langue, participe de l'*interprétance* par la langue des autres systèmes de signes.

L'expérience et la pédagogie imposent un ordre: d'abord lire, ensuite écrire. Mais, dit Benveniste, l'invention ne s'est pas faite dans ce sens: «C'est l'*écriture* qui a été l'acte fondateur. On peut dire que cet acte a transformé toute la figure des civilisations, qu'il a été l'instrument de la révolution la plus profonde que l'humanité ait connue depuis le feu.» (p. 121).

Je m'arrêterai, pour terminer, sur une remarque qui pourrait passer inaperçue dans cet ensemble de cours et qui pourtant m'apparaît essentielle et par laquelle il conclut sa leçon 14: «Avec les notions nouvelles attachées à l'écrit – l'opposition de la lettre et de l'esprit – apparaît une civilisation «laïque», en quelque sorte.» (p. 125).

Loin d'identifier l'écriture au sacré, aux «Livres», aux textes sacrés religieux, qui récités, répétés *par cœur*, s'identifient à de la parole répétée et non pas de l'écriture, Benveniste fait de cette invention de l'homme une révolution sociale et un mode d'expression heuristique.

*Les "Dernières
leçons d'Émile
Benveniste
au Collège de
France"*
